

Le Paris des années 1880. Mallarmé, Justh et leurs contemporains

Dans les années 1880, l'écrivain hongrois Justh Zsigmond, Sigismond de Justh pour les Français, qui va se fixer très vite comme programme de faire connaître la littérature hongroise au public français, débarque à Paris. À ce moment-là, Stéphane Mallarmé commence à connaître le début d'une gloire qui ne fera que grandir jusqu'à sa mort qui survient en 1898.

La capitale française mène une vie intense et agitée, en pleine évolution au niveau politique, mais aussi dans le domaine des arts et de la littérature.

Cette vie parisienne qui caractérise si bien l'esprit français attire les étrangers de tous pays, comme le prouvent les délégations étrangères qui se succèdent sans discontinuer à Paris. Aussi les Français avaient-ils le droit de se vanter qu'ils connaissaient un peu le monde sans passer les frontières. Naturellement, les notions qu'ils avaient des différentes nations dont les fils venaient vivre chez eux, n'étaient pas tout à fait justes. Quelques écrivains se sont aperçus de l'ignorance des Français en tout ce qui touche l'étranger et l'un d'eux, Alphonse Daudet a condamné de façon catégorique la vie casanière et l'indifférence de ses compatriotes à l'égard des autres peuples¹.

Cette société parisienne à coloration internationale voire cosmopolite semble atteindre l'apogée de son système de vie en ce qui concerne les lettres et les arts. Les talents sont monnaie courante, les « enthousiasmeurs de foule » sont nombreux. Les auditeurs accourent, en foule, suivre les cours professés par Ernest Renan au Collège de France. Ses livres, dès leur sortie, sont populaires et sont lus, discutés de façon souvent passionnée. C'est dans le roman qu'il exerce la plus grande influence. Hyppolite Taine impose au premier plan la philosophie positiviste et la critique. Paul Bourget se compte parmi ses disciples. C'est Taine d'ailleurs qui influencera Justh pour que celui-ci embrasse la carrière littéraire. Le romancier hongrois Kálmán Mikszáth, dans la préface à la réédition d'un roman nous rapporte cela² et Coppée nous le confirme³.

Les naturalistes entraînés par Émile Zola commencent à régner en maître sur le monde littéraire et côtoient les Parnassiens encore présents. Les mouvements symbolistes et leurs dérivés plus ou moins sérieux s'affirment et bousculent beaucoup de choses. Mais parallèlement, le réalisme raffiné avec Alphonse Daudet et Guy de Maupassant prend sa place. Les grands maîtres, Honoré de Balzac, Gustave Flaubert sont encore très lus. Alexandre Dumas Fils, Émile Augier et Victorien Sardou dominent le théâtre, genre très prisé dans le Paris fin de siècle.

Les arts connaissent la même vie mouvementée avec l'arrivée au premier plan de l'impressionnisme. Arrivée qui est accompagnée de longs débats, de controverses, de batailles

¹ Daudet, Alphonse, *Trente Ans de Paris*, Paris, 1888, p. 324.

² Justh, Zsigmond, *A pénz legendája* (La légende de l'argent), préf. de Kálmán Mikszáth, 2^e éd., Budapest, 1905.

³ Coppée, François, « Egy párizsi magyar » (Un Hongrois de Paris), *Pesti Napló*, Budapest, 1894, n° 394.

autour des grandes expositions qui agitent ce processus. Les débats intellectuels, les querelles littéraires font recette. Les salons parisiens restent des microcosmes, des lieux privilégiés de rencontre où se concentrent la vie littéraire et intellectuelle parisienne, même si Alphonse Daudet se plaint moqueusement de la transformation desdits salons avec la diminution de cette fonction vitale pour l'art :

Il n'y a plus de ces salons où autour d'une Muse avenante et mûre des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire des petits vers en trempant des petits gâteaux secs dans un petit thé. Pas de salon littéraire sans gens de lettres et les gens de lettres modernes ne sont pas les mêmes [...] Il n'y a que des salons politiques (ceux de madame d'Haussonville³) et de madame Adam) et d'autres où l'on s'amuse simplement – pour ne pas dire où l'on essaye de s'amuser.⁴

Dans un jugement à l'emporte pièce dont il est coutumier, le critique littéraire, à la dent acérée, Ernest Daudet, le frère du poète Alphonse Daudet, renchérit :

Les salons ont perdu leur action sur les partis, ils ont perdu après le Seize Mai leur physionomie de luttes politiques [...] Il y a des salons qui ne sont que des réunions mondaines, bavardages et commérages [...] D'autres où dans un cadre d'élégance et de luxe des femmes aimables s'efforcent de grouper autour d'elles quelques lettrés illustres, ou en train de le devenir.⁵

Les critiques des frères Daudet sont un peu outrancières, car les lettres doivent encore à cette époque beaucoup à la vie de salon. Les salons aristocratiques du Faubourg Saint-Germain, royalistes ou bonapartistes, sont les plus nombreux et beaucoup de ces aristocrates invitent de jeunes écrivains ou de jeunes artistes pour rendre plus vivantes leurs soirées. Mais c'est d'abord chez les auteurs qu'on parle littérature, qu'on discute les problèmes actuels des lettres et des arts, qu'on polémique sur les sujets les plus brûlants. Edmond de Goncourt fait la lecture de ses manuscrits à ses invités qui sont presque toujours ses confrères les plus prestigieux.⁶ Les « lundistes » d'Édouard Pailleron sont tous des noms célèbres. Le mardi, le salon de Stéphane Mallarmé accueille ceux qui porteront bientôt très haut le flambeau de la poésie. Dans la revue des salons, n'oublions pas de mentionner le salon de madame Juliette Adam ou celui de l'illustre peintre hongrois Mihály Munkácsy qui avait beaucoup d'amis dans les milieux les plus divers de Paris.

A côté des salons littéraires, il y a des dîners littéraires. Les membres de la Société des Gens de Lettres, et ceux de l'Association littéraire internationale, les collaborateurs des revues (*Revue des Deux Mondes*, *La Nouvelle Revue*) se réunissent chaque mois dans un restaurant célèbre et ils y renforcent l'idée du travail commun. Les « dîners Bixio » ou les « dîners Dentu » sont fréquentés par les gens de lettres. Ces dîners sont nombreux aussi bien que les réceptions ou les soirées. Ils appartiennent à la physionomie du Paris littéraire et artistique.⁷

⁴ Daudet, Alphonse, « Les salons littéraires », *L'Événement*, Paris, 14 avril 1888.

⁵ Daudet, Ernest, *Les coulisses de ta société parisienne*, Paris, 1893-1895, p. 38.

⁶ Daudet, Alphonse, *Souvenirs d'un homme de lettres*, Paris, 1888.

⁷ La littérature est abondante sur ce sujet, voir notamment Lepage, A., *Les dîners artistiques et littéraires de Paris*, Paris, 1884 ; Bonnières, Robert de, *Mémoires d'aujourd'hui*, Paris, 1883-1888 ; Blavet, Emile, *La Vie parisienne*, Paris, 1889-1890 ; Clarétie, Jules, *La Vie à Paris*, Paris, 1895 ; Wolf, Albert, *Mémoires d'un parisien*, Paris, 1889 ; Leblond, A., *La société française sous la 3^e République*. Paris, 1905.

Dans la dernière partie du XIX^e siècle, un nombre considérable de Hongrois viennent vivre ou passent, pour une durée plus ou moins longue, à Paris. Imitant en cela leurs aînés, les émigrés de la Guerre d'Indépendance de 1848-1849, qui avaient, si bien, été reçus dans les milieux républicains et démocratiques. Des écrivains, des artistes, de simples voyageurs se rendent à Paris pour s'instruire ou simplement s'amuser. Il faut noter que l'estime réciproque des milieux intellectuels hongrois et français reposaient en grande partie sur la même haine des Allemands et sur la sympathie que les Français éprouvaient pour ce peuple opprimé par les Autrichiens. Des romans tels que le *Prince Zilah* de Jules Clarétie⁸ où les imitations de Jókai par Louis Ulbach⁹ renforcent cette popularité. Les frasques de certains magnats hongrois, dépensant sans compter dans les folles nuits de Paris, sont très bien perçues. La Hongrie et les Hongrois sont à la mode. C'est seulement vers la fin du siècle que la propagande anti-hongroise des nationalités de la Double Monarchie (Tchèques, Roumains, Serbes...) éclipsera celle-ci.

Lors des trois grandes délégations hongroises des années 1880¹⁰, les commentaires de la presse tant française que hongroise exaltent la sympathie mutuelle, le rapprochement entre les deux peuples séparés par la pesante Allemagne. Les relations littéraires et artistiques depuis 1848, entre la France et la Hongrie, s'étaient affirmées. Mihály Zichy, Ferenc Liszt, Mihály Munkácsy sont au premier plan à Paris. Ce dernier, jusqu'à la reconnaissance pleine et entière des impressionnistes, sera considéré comme l'un des grands peintres vivants. La sortie de chacune de ses toiles sera un événement¹¹. Madame Juliette Adam se montre, sans relâche et sur tous les fronts, l'ardent défenseur de la Hongrie.

La littérature française est goûtée et appréciée en Hongrie. Certains écrivains voient certaines de leurs œuvres atteindre la célébrité dans des délais très rapprochés en France et en Hongrie. Alors que de son côté, la littérature hongroise, malgré des études et des traductions de plus en plus nombreuses, des défenseurs zélés en nombre aussi grandissant, reste inconnue ou presque du grand public en France.

C'est dans ce contexte que Justh¹² arrive en 1882 pour son premier voyage à Paris, à l'âge de dix-neuf ans. Il ne cessa d'y revenir pour des séjours plus ou moins longs surtout l'hiver et ce jusqu'à sa mort prématurée en 1894. Il rédigea, du 1^{er} janvier au 31 mai 1888, son journal qui est

⁸ Clarétie, Jules, *Le prince Zilah, roman parisien*, Paris, éd. Dentu, 1884, 438 p. ; autre éd. Paris, Borel, 1898, 508 p., 50 réimpressions entre 1884 et 1899. Clarétie, Jules, *Le prince Zilah*, pièce en cinq actes, Paris, éd. Dentu, Paris, 1885, 142 p. Première représentation au théâtre du Gymnase dramatique, à Paris, le 28 février 1885.

⁹ *Le Tapis vert*, imité de Maurice Jókai par Louis Ulbach, Paris, éd. Calmann Lévy, 1880, IV-384 p. *Le mariage de Pouchkine*, imité de Maurice Jókai par Louis Ulbach, Paris, éd. Calmann Lévy, 1881, 354 p.

¹⁰ Toulouze, Henri, « Un événement parisien en 1883 : la grande délégation hongroise », *Cahiers d'études hongroises*, Paris, 1993, n° 5, pp. 145-154. Lelkes, István, *A magyar-francia barátság aranykora 1879-1889*, Budapest, Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest, 1932, n° 23, 322 p.

¹¹ Farkas, Zoltán, « Munkácsy à Paris », *Nouvelle revue de Hongrie*, Bp., janv. 1941, pp. 55-59.

¹² Gálos, Magda, *Sigismond Justh et Park. Contributions à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*, in *Specimina Dissertationum facultatis philosophicae regiae hungaricae universitatis elisabethinae quinque-ecclesiensis*, n° 36, Bp., 1933, 120 p., 1 portrait.

publié en Hongrie, bien plus tard, en 1941, sous le titre de *Journal parisien*¹³ où il décrit par le menu les rencontres, les expériences qu'il fait. Il se montre un fin observateur de la société parisienne, notamment du monde littéraire. Il donne des portraits très spirituels, dans un style souvent analytique de ses rencontres : Taine, Bourget, Lemaitre, Hérédia, Leconte de Lisle, Huysmans, Barbey d'Aurevilly, Sarah Bernhardt, etc. Grâce au salon du peintre Mihály Munkácsy, il est très vite accepté dans le milieu parisien. Il fait la connaissance d'Alphonse Daudet, d'Anatole France, d'Édouard Pailleron, de Joris-Karl Huysmans, etc. Certaines de ses rencontres verront des liens solides se tisser. Dans le célèbre salon de la comtesse Diane (Marie Suin de Beausacq), il rencontre Sully Prudhomme, José Maria de Hérédia, Jean Berge, patron de *La Revue Blanche* et beaucoup d'autres. Les Parnassiens régnaient dans ce milieu choisi.

Justh avait compris le changement de situation géopolitique. L'urgence n'était plus de présenter la Hongrie pour la faire connaître au public français ou pour la défendre sur la scène internationale comme l'avaient si bien fait les émigrés de 1848. Depuis le Compromis de 1867 qui avait donné naissance à la Double Monarchie, la Hongrie commence à être connue et reconnue¹⁴. Mais la littérature hongroise, malgré de nombreux efforts pour faire connaître le poète Petöfi, reste inconnue¹⁵. Il y a à ce niveau beaucoup d'efforts à déployer. Justh va s'atteler, aidé par de nombreux amis, à cette œuvre. Mais à côté de ce travail de prosélyte, il nous faut mentionner le succès que remporte la traduction de son ouvrage : *Le livre de la Pousta*¹⁶. C'est Guillaume Vautier, ex-consul de France à Budapest, qui en a fait la traduction. Ce livre était destiné à être l'introduction d'un cycle à la « Zola » nommé *La Genèse de la sélection naturelle*. Vautier devait traduire un deuxième volume de ce cycle *Gányó Julcsa*¹⁷, mais cela ne se réalisa pas. Bien des années après la publication de ce volume en hongrois, parut comme ouvrage posthume de l'auteur un recueil de même caractère que le premier livre intitulé *Delelő*¹⁸, *Sieste du Midi*, contenant des récits rustiques écrits à des époques différentes. C'est une suite de nouvelles qui nous montrent les fils de la terre, des paysans hongrois sains et forts constituant l'élément vital de la société hongroise. De leurs actes, de leur compréhension de la vie doit naître une nouvelle conception du monde. Justh, bien que considéré dès son époque

¹³ *Naplója és levelei*, publié par Sándor Kozocsa, Bp, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1977, 794 p. *Journal parisien*, extrait publié par G. Halász, *Nouvelle revue de Hongrie*, avril 1940, t. 62, pp. 274-283. *Journal : époque parisienne*, trad. François Gachot, *Journaux intimes et carnets*, publiés par La Nouvelle Revue française, Paris, 1975, pp. 5-18. M^{me} Coudekerque-Lambrechts, « Le *Journal parisien* de Sigismond Justh. Un ami de ma jeunesse », *Nouvelle revue de Hongrie*, Bp., avril 1940, pp. 265-273.

¹⁴ Hanus, Erzsébet, *La littérature hongroise en France au dix-neuvième siècle*, Paris-Pécs, A.D.É.F.O.–JPTE, 1996, 278 p. *La littérature hongroise en France au dix-neuvième siècle*. Anthologie choisie, Paris-Pécs, A.D.É.F.O., JPTE, 1997, 220 p.

¹⁵ Eisenmann, Louis, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Étude sur le dualisme*, thèse de doctorat ès sciences politiques et économiques, Dijon, 1904, rééd. Cujas, Paris, 1968, préf. Victor Lucien Tapié, 683 p. Lorant, André, *Le compromis austro-hongrois et l'opinion publique française en 1867*, doctorat ès lettres, Paris, Université de la Sorbonne, 1968, préf. Victor Lucien Tapié, éd. Librairie Droz, Genève, 1971, XII+240 p.

¹⁶ Justh, Sigismond de, *Le Livre de La Pousta*, trad. du hongrois par Guillaume Vautier, éd. Paul Ollendorff, Paris, 1892, 263 p.

¹⁷ Justh, Zsigmond, *Gányó Julcsa*, Bp, 1895.

¹⁸ Justh, Zsigmond, *Delelő és egyéb elbeszélések (Sieste du Midi et autres Contes)*, Bp., 1895.

comme un écrivain de second ordre, se révèle un talent incontestable dans des descriptions magnifiques que rend bien la traduction : il nous faut dire que la critique hongroise actuelle a remplacé, de meilleure façon, Justh dans la littérature hongroise.

Midi. Pas un bruit, pas un mouvement. La pousta, immense et vide, sommeille. Une chaleur intense pèse sur la nature et en arrête momentanément la vie. De toutes parts, l'infini de l'horizon n'est interrompu que par la bascule d'un puits ou par quelques tanya isolée dont le mur sans crépi met une tache sombre sur le fond verdâtre de pâturages desséchés où de grands bœufs blancs, paresseusement couchés, ruminent. Plusieurs troupeaux se reposent ainsi sur différents points, et parfois on entend le son d'une clochette indolemment agitée. Là-bas une centaine de ces bêtes, haussées de plusieurs mètres au-dessus du sol semblent marcher sur des échasses, phénomène dû à la vibration trompeuse de l'air qui a transformé l'horizon en une mer d'eau douce¹⁹.

Le succès de la version française fut grande dans les milieux littéraires parisiens. Dans la *Revue politique et littéraire*, Émile Faguet publia un long compte rendu²⁰. Il exprime une vive sympathie pour l'auteur, tant pour sa personne que pour son esprit critique et sa sagacité dans l'analyse. Il apprécie particulièrement la description de la vie et des mœurs d'un pays inconnu :

Sigismond de Justh est surtout un subjectif. Lui-même et la nature qui l'environne et les impressions que la nature fait en lui, c'est sans aucun doute, ce qu'il connaît le mieux. C'est un poète plutôt qu'un observateur²¹.

En 1893, la *Société des Études historiques* publie une petite étude de douze pages d'Eugène Marbeau sur le livre de Justh²². Il y analyse le livre mais il l'explique à travers la personnalité de son auteur. Marbeau souligne aussi le travail de Vautier :

Sa plume est fort élégante ; son style a la vigueur et la grâce que pourrait avoir une œuvre originale née dans l'imagination même de celui qui l'a conçue. M. de Justh aurait pu sans doute traduire lui-même son livre en français, il n'aurait pu réussir plus complètement que l'a fait son interprète, et d'ailleurs ses récits où respire l'âme magyare auraient trop perdu à ne pas être écrits d'abord en hongrois.²³

Après la mort de Justh, le rénovateur des Jeux olympiques modernes, le baron Pierre de Coubertin évoquant son ami hongrois dans un article de la *Nouvelle Revue*²⁴ n'oublie pas de mentionner *Le livre de la Pousta* et d'en faire une critique élogieuse. Pierre de Coubertin était sûrement l'un de ses meilleurs amis français. Dans la dédicace de son ouvrage *Les Universités transatlantiques* nous retrouvons les marques d'une amitié forte et compatissante :

A mon ami Justh ! Il était pessimiste, il est optimiste. Il était anglophobe, il est anglomane. J'autorise ce changement pourvu qu'il reste toujours mon ami.

Dans son article de *La Nouvelle Revue*, il s'occupe surtout de la mémoire de son ami. Il dit apprécier le talent d'écrivain mais sans l'analyser. Il se contente d'observer la vigueur de son talent en citant quelques passages du *Livre de la Pausta*. D'autres journaux, tels *Le Figaro*, *Gil Blas*, *Gaulois* donneront aussi des comptes rendus de moindre importance. Un grand nombre d'écrivains français, amis ou simples connaissances parisiennes – Coppée, Huysmans, Bourget,

¹⁹ Ouvrage cité, pp. 29-30.

²⁰ Faguet, Émile, « M. Sigismond de Justh : Le livre de la Pousta », *Revue politique et littéraire*, Paris, oct. 1892.

²¹ Article cité.

²² Marbeau, Eugène, *Le livre de la Pousta*, Paris, Société des études historiques, 1893, 12 p.

²³ Article cité.

²⁴ Coubertin, Pierre de, *M. Sigismond de Justh*, *La Nouvelle Revue*, Paris, 15 sept. 1897, pp. 261-270.

Taine, Sully Prudhomme – lui adressèrent des lettres de félicitations. Justh en fit un volume relié que l'on trouve aux Archives de Budapest. Parmi celles-ci la lettre de Taine reflète bien la tonalité de l'ensemble :

29 avril [1892]

23 rue Capette

Cher Monsieur,

J'ai lu avec grand plaisir le livre de la Poustà, même à travers une traduction, on y sent l'originalité et l'intensité de votre impression. J'ai surtout remarqué le *Coq rouge*, la *Conversion de la Pensionnaire* et la *Poustà* ; ce dernier morceau donne bien le cadre, le paysage et le milieu ambiant ce qui est la chose première, indispensable. Des nouvelles comme celles de *Bret Harte* et de *Saker Masoch* [sic] nous l'ont déjà montré. Combien nos vieilles sociétés compliquées sont des sujets usés, et quel intérêt puissant présentent les âmes primitives et les climats non encore domptés ou domestiqués [...] Vous avez trouvé un de ces sujets neufs et riches, un de ces intérêts inattendus et profonds.

Je vous en félicite et je vous remercie de votre envoi...

Vieux comme je suis et occupé à finir une œuvre [...] commencée depuis vingt ans, je ne puis plus avoir que des curiosités intermittentes à l'endroit des tentatives nouvelles [...] mais je vous prie d'agréer les sincères affirmations de mes vives sympathies et de mon affectueux souvenir.

H. Taine

Pierre de Coubertin finit son article à la mémoire de Justh de la façon suivante :

Le dénouement fut brusque. C'était vers la fin des froids. Il alla chercher le printemps – qu'il aimait tant – aux confins de la Poustà Éternelle, et apprendre à la source de tout savoir, le secret de la naissance, de la vie et de la mort.²⁵

Pour sa part Stéphane Mallarmé s'installe enfin à Paris en septembre 1871. La célébrité a beaucoup de mal à lui sourire. Deux publications, dans les années 1880, peu de temps avant l'arrivée de Justh à Paris, vont soudain lui gagner une audience plus large : *Les poètes maudits* de Verlaine en novembre et décembre 1883, et surtout, en mai 1884, *A rebours* de Huysmans, en l'honneur de qui il publiera l'année d'après, l'énigmatique *Prose pour des Esseintes*. En ce milieu des années 1880 où la mort tant pleurée du patriarche Victor Hugo semble être un passage de relais en libérant symboliquement le champ de la poésie, Stéphane Mallarmé devient sans qu'il l'ait souhaité et voulu, avec, il faut le souligner, son confrère Paul Verlaine, le modèle d'une nouvelle génération et le parrain du symbolisme naissant, lancé avec éclat par l'éphémère symboliste Jean Moréas dans son manifeste du *Figaro* (septembre 1886). Mais les poèmes qu'il publie ou republie, à ce moment-là, ne sont pour lui que l'annonce de son ambition. C'est en 1885, encore peu après avoir écrit sa *Réverie d'un poète français* sur Richard Wagner, qu'il révèle à Verlaine son rêve du « grand œuvre ». Ces spéculations sur le grand œuvre tantôt livre tantôt théâtre, feront la matière de divers articles que Mallarmé en 1897 réunira avec ses poèmes en prose sous le titre de *Divagations*. Mais cette neuve célébrité crée aussi une demande nouvelle, et de cette époque date le premier recueil des *Poésies*, (édition photolithographiée de 1887), pour laquelle il révise nombre de ses poèmes anciens. Les Mardis (jour où il reçoit,

²⁵ Article cité, p. 270.

comme nous l'avons déjà indiqué) ont désormais valeur d'initiation pour des apprentis poètes qui ont pour nom Pierre Louÿs, Paul Valéry, André Gide, Paul Claudel, et le maître de la rue de Rome, à la retraite depuis 1894, devient un personnage quasi officiel, une sorte d'institution qui préside souvent banquets et comités divers, avant d'être élu prince des poètes en 1896.

Zsigmond Justh qui va de salon en salon, de dîner en dîner, évoque, dans son journal ou dans sa correspondance, la plupart des artistes et notamment des écrivains qui vivent ou séjournent à Paris, mais il ne semble pas avoir rencontré Stéphane Mallarmé ou, du moins, pas de façon marquante. Pourtant sa curiosité de tout ce qui est neuf dans la vie littéraire, une fascination très différente mais aussi forte pour les Indes lointaines, un grand nombre de connaissances communes auraient dû l'amener à cette rencontre. Il est vrai qu'il fréquentait, en dehors des salons où il pouvait rencontrer ses compatriotes, plutôt les salons aristocratiques du Faubourg Saint-Germain. Les Indes auraient pu les rapprocher. En 1892, Justh, malgré l'évolution inexorable de sa maladie, entreprit un long voyage aux Indes. Bombay, Lahore, Delhi, Agra, Bénarés le virent passer. Le bouddhisme, très à la mode en Europe, l'attira beaucoup. Bien sûr, il ne pouvait connaître les *Contes indiens* puisque l'histoire commune de ces contes entre Mallarmé et Méry Laurent se situe à peu près à la même époque et ne seront publiés que plus tard. Le grand ami de Mallarmé, Manet réalisa plusieurs portraits de Madame Méry Laurent. Il est à noter que l'un de ces portraits se trouve à Budapest. Parmi leurs connaissances communes, nous pouvons en détacher trois particulièrement : Jean Labor dit Cazalis, François Coppée et Joris-Karl Huysmans. Henri Cazalis, le poète Jean Lahor, lui aussi éprouve une attirance très forte pour les pays du lointain Orient et leurs métaphysiques. Totalement oublié de nos jours, il a eu une correspondance assez suivie avec Stéphane Mallarmé, son ami de jeunesse. Ce dernier a souvent trouvé son séjour en province ennuyeux, mais cela lui a permis de rencontrer des gens intéressants tels que Mistral ou Aubanel, et d'avoir de longs échanges épistolaires avec d'anciennes connaissances telle que Cazalis. Justh, lui aussi, exercera souvent avec bonheur l'art d'écrire et l'un de ses correspondants assidus sera le même Cazalis. Il y avait entre les deux hommes une grande amitié. Magda Gálos, auteur, entre les deux guerres, d'une petite étude sur Justh, a relevé dans la dédicace à Justh de son *Histoire de la Littérature hindoue*, ce « Parisien de Buda-Pesth et Hongrois de Paris ».

François Coppée, « le poète des humbles » qui, un peu par hasard, s'intéressa de très près à la Hongrie, fut aussi un ami proche de Justh. Ils se rencontrèrent souvent à Paris mais aussi en Algérie. Lors de son voyage en Hongrie, en 1885, avec la délégation des écrivains français, Coppée ne mentionne pas de rencontre avec Justh, qui devait sûrement être à ce moment-là à Paris. Après sa mort, il lui consacra une petite étude qui fut éditée dans le *Pesti Napló*²⁶ de Budapest, dans laquelle il dit le tenir en haute estime. Ce qu'il apprécia surtout en lui, c'est que malgré une culture universelle et une vie cosmopolite, il restait hongrois et ne voulait pas être autre chose :

Je l'aimais vraiment et c'est par lui que j'aimais davantage votre belle patrie, la Hongrie.

Joris-Karl Huysmans avec son œuvre *À Rebours* va jouer un rôle essentiel dans la littérature de cette époque. Je ne soulignerai pas ici les relations de Mallarmé avec celui-ci. De son côté,

²⁶ Voir note n° 3.

Justh qui était assez intime avec Huysmans évoque à plusieurs reprises ses rencontres avec ce dernier dans son *Journal parisien*.

Il se passe en moi quelque chose de curieux à propos de cet écrivain. J'ai eu du mal à lire ses livres jusqu'au bout et pourtant il m'intéresse énormément et je trouve qu'il a beaucoup de talents.²⁷

Il trouve que ses deux livres les plus intéressants sont *À Rebours* et *L'Art moderne*. Au cours de ses rencontres, il affirme son opinion sur celui-ci :

Je vois clairement, maintenant, l'individualité de Huysmans. Par excellence artiste, le plus grand artiste d'entre les écrivains français. Il ne fait pas le moindre sacrifice en vue d'obtenir la popularité et il a tellement peur d'être pris pour un écrivain de salon, comme Bourget ou Loti, qu'en dépit de tout son talent, il devient ennuyeux et brutal.²⁸

Huysmans, par politesse ou par réel intérêt, pose à Justh des questions sur les écrivains hongrois modernes. Justh lui cite, entre autres, Gozdu (Elek Gozsdu), précisant que c'est un « Huysmans oriental ». Huysmans s'étonne que son nom soit connu en Hongrie, et Justh encore plus. Le 21 mai 1888, Justh semble rencontrer pour la dernière fois Huysmans qui lui dédicace un exemplaire d'*À Rebours*. Il porte un dernier jugement sur Huysmans :

Cet homme amer et bilieux est sympathique, mais dans la mesure où peut l'être un homme tout d'une pièce. Et il est vraiment tout d'une pièce.²⁹

La disparition prématurée de Justh ne mit pas un coup d'arrêt à son idée de faire découvrir la littérature hongroise aux Français, puisque la majorité des ouvrages, dont il est l'instigateur, parurent après sa mort. Écrivain de rang secondaire, malgré sa reconnaissance actuelle relative, il a eu pour mérite de faire connaître la littérature de son pays et de gagner, grâce à sa sympathie naturelle des amis pour la Hongrie en France. Sa correspondance, son journal sont d'un apport intéressant pour connaître mieux les relations culturelles franco-hongroises de la fin du XIX^e siècle, mais aussi tout simplement comme témoignage sur la vie littéraire française.

ERZSÉBET HANUS

Pécs

²⁷ Voir note n° 13, éd. Gachot, p. 7.

²⁸ Voir note n° 13, éd. Gachot, p. 13.

²⁹ Voir note n° 13, éd. Gachot, p. 18.